

« JUSQU'À LA FIN DU MONDE »

(Extraits du *VOYAGE DES MORTS* de Pierre Le Coz à paraître prochainement aux Nouvelles Éditions Loubatières)

De celles-ci – fatigue et répugnance aux sens indiqués précédemment – l'écriture de cette *Profondeur* nous a jusqu'ici préservés ; et c'est pourquoi aussi nous avons pu constater qu'en général la première réaction de nos (rares) lecteurs était, avant même de discuter du contenu de l'ouvrage, de *s'étonner de son existence* : comment peut-on « en plein XXI^e siècle » rédiger un livre aussi « épais » et « ambitieux » (et cela d'autant plus bien sûr que, son auteur n'étant socialement *rien* – ni un « médiatique » ni un universitaire –, et n'ayant non plus rien fait pour être, en ce domaine, quelque chose, aucune réception notable (« spectaculaire » ou autre) n'en a accompagné la publication) ? Mais nous avons pu constater aussi qu'une fois cet étonnement exprimé, il se « sériait » en deux dimensions : celle devant notre « courage » (« à écrire un aussi « gros » essai : *i. e.* à résister à la fatigue époquale et son *à-quoi-bon?*, et celle devant notre « vaste culture » (*i. e.* : devant notre aptitude à résister à la « répugnance » des contemporains à ouvrir les livres anciens, c'est-à-dire à tout simplement s'approprier leur propre passé) ; éloges dans le fond assez paradoxaux puisque, comme on le voit, pas un instant ils ne songeaient à s'adresser au livre lui-même, *seulement à sa situation* et à celle de sa rédaction peu ou prou « inactuelle ». Ces éloges *ressemblent à leur temps*, et c'est l'étonnement qu'ils expriment qui devrait être ressenti comme lui-même *étonnant* – non la rédaction de cette *Profondeur*, ou le « courage » et la « culture » de son (improbable) auteur : sa capacité à résister à fatigue et répugnance, à asthénie et amnésie. Même si cet auteur ne se fait là-dessus aucune illusion – fatigue et répugnance reviendront forcément un jour sur lui (et peut-être d'autant plus violemment qu'il leur avait plus longtemps échappé) –, pour l'heure et le temps

qui nous (pré)occupe, il n'a d'autre ambition que d'« écrire jusqu'à la fin du monde », métaphore qui prend un sens tout autre, et comme « pratique », si l'on songe que cette « fin » ne saurait plus tarder ; et en réalité il faudrait toujours écrire *sous de telles conditions* : celles de la conscience de l'effondrement d'un monde qui n'a plus que « peu d'avenir » devant lui (et tout aussi « peu » de passé derrière). Que voulons-nous dire par là ? Ceci que, peut-être, et dans « le temps où nous sommes », l'écriture n'a d'autre utilité, ou d'autre vertu, que d'illustrer un *tenir-bon* face à cet effondrement même, et notamment face à ses modalités « asthéniques » ou « amnésiques », celles qui concernent plus spécialement le domaine (dit) « intellectuel » et de la « vie de l'esprit » ou de la « pensée » – qu'il s'agit donc de continuer de faire vivre malgré les incessantes attaques de l'*à-quoi-bon* ? (fatigue et répugnance) moderne (et c'est pourquoi aussi nos jugements sur certaines des productions intellectuelles contemporaines ont été trouvés si durs : c'est parce que ces productions ne constituaient rien d'autre à nos yeux que des *capitulations* devant ces attaques mêmes). Car ces productions intellectuelles, comme toutes choses en ce monde-tombe, sont elles aussi atteintes par le syndrome du peu de perspective temporelle – « peu d'avenir » et encore moins de passé – qui touche ce monde, cette atteinte expliquant l'étrange *modestie* qui les caractérise, et modestie qui fait que leurs auteurs ne font plus des œuvres mais *mènent des carrières* : songeons par exemple à ce qu'il fallait de confiance, de certitude *en la durée* de l'avenir comme du passé pour commencer un ouvrage par l'*incipit* fameux des *Confessions* de Rousseau : « Je commence ici une œuvre qui ». . . Qui, aujourd'hui, pourrait seulement écrire cela, quand avenir et passé se sont réduits comme peau de chagrin, ne nous laissant que ce présent dévasté où il faut se dépêcher d'écrire, se dépêcher de se *faire connaître* (et peu importe le moyen), car sinon nos livres et nos personnes passeront, avant même d'avoir vécu, à la trappe de ce temps qui s'effondre ? C'est cette « modestie » qui explique notamment pourquoi les romans d'aujourd'hui se donnent uniquement *comme* des romans et surtout pas autre chose – alors que, il n'y a pas si longtemps, n'importe quel romancier, lorsqu'il publiait, prétendait toujours avoir voulu faire autre chose que de simplement « raconter une histoire » ; alors que, il n'y a pas si longtemps,

on pouvait se lancer sans sourciller dans des entreprises romanesques telles qu'une Recherche du temps perdu ou qu'un Voyage au bout de la nuit – ; de même que c'est cette modestie qui fait que tous les traités de philosophie d'aujourd'hui sont des *petits traités*, et fiers de l'être – « petits » –, le proclamant hautement. Il y a certes des raisons commerciales à cette absence assumée d'ambition, mais la raison la plus profonde de celle-ci n'est-elle pas d'un tout autre ordre : pourquoi se lancerait-on en l'écriture d'une « œuvre » alors qu'on ne sait même pas de quoi, dans trente ans (et peut-être moins), *l'avenir sera fait*, s'il y aura encore en celui-ci des livres et des lecteurs pour les lire, de la « littérature » et de la « philosophie » ? Autant rechercher tout de suite, en *ce* présent, les avantages que peut procurer la publication d'un ouvrage : des *ventes*, de la célébrité médiatique, etc. ; autant choisir d'être Amélie Nothomb plutôt que Proust, Comte-Sponville plutôt que Kant. Mais, bien sûr, une telle position a sa contrepartie littéraire ou philosophique : la tonalité de mesquinerie, le *goût d'achevé* que laissent ces ouvrages sur l'âme de leurs lecteurs qui se disent *in petto* : « Ce n'est donc que cela, la littérature, la philosophie ? » Et par là, de telles productions contribuent à refermer un peu plus l'avenir comme à repousser dans l'oubli le passé (car il suffit d'ouvrir ou de rouvrir Proust et Kant pour savoir immédiatement et « sans autre forme de procès » qu'une Nothomb ou un Comte-Sponville sont des *nullités*) ; et bien que se donnant comme innocentes et sans prétention (« Je n'ai voulu que faire passer quelques heures agréables à mon lecteur »), elles sont en réalité elles aussi pernicieuses, comme tout objet d'ailleurs que produit ce monde-tombe ; car, en celui-ci, il n'y a plus d'innocence ou de « modestie » qui tiennent : la ligne de partage est désormais claire entre ceux qui contribuent à renforcer la clôture époquale et ceux qui s'efforcent de faire tout le contraire. Quitte à tomber dans la démesure ; mais nous préférons toujours un livre (même raté) qui prend ce risque à un autre – lui réussi, « impeccable », « pertinent » – qui nous déclare d'entrée qu'il n'a pas l'intention de le prendre : ce que confessent peu ou prou toutes les productions « intellectuelles » de ce temps. Mais, demandera-t-on alors, comment « faire œuvre » en un temps qui contient si « peu d'avenir » (et de passé) ? Nous en avons indiqué plus haut la *méthode* : il s'agit désormais

d'écrire jusqu'à la fin du monde... ou alors de ne rien écrire du tout.

Qu'entendons-nous au juste par cette expression d'« écrire jusqu'à la fin du monde »? Nullement une consigne que nous donnerions aux « jeunes auteurs » désireux de faire-œuvre de se lancer en quelque entreprise d'écriture infinie ou indéfinie : plutôt de tenter de pallier le grave inconvénient (au moins pour la littérature) que constitue « le peu d'avenir » que contient ce « temps où nous sommes » en étant soi-même – ou son livre – le *pont* qui permet de passer « sans frémir » au-dessus de ce gouffre-là en forme d'entonnoir époqual-ontologique, celui de notre monde-tombe même ; ou, pour prendre une autre image déjà utilisée dans le cours de cet ouvrage (le « remorqueur » célinien), il s'agit d'être soi-même – ou son livre – l'*arche* qui fera passer de l'autre côté de cet océan des tempêtes qu'est notre « temps de détresse ». « Écrire jusqu'à la fin du monde », cela signifie écrire comme si cette « fin » était déjà survenue – comme si la catastrophe qui fait le (non-)fond de notre monde-tombe était déjà arrivée (et nous avons vu que, d'une certaine façon, *c'est effectivement le cas*). Où l'on voit que cet écrire-là, sa « méthode », ne condamne nullement son « auteur » à quelque existence d'éternel et pesant labeur ; et, par exemple, pour répondre à une question que nous posait récemment le poète Pierre Le Pillouer, que cette *Profondeur* n'est nullement « l'œuvre d'une vie » : elle peut être interrompue à tout instant, mais, tant qu'elle s'écrit, elle s'écrit dans cette perspective de le faire « jusqu'à la fin du monde ». Il s'agit toujours, puisque ce « temps où nous sommes » ne contient plus aucun avenir (ou si « peu »), de s'en donner un autre, lui infiniment vaste et riche, celui qui commence et s'étend *au-delà* de cette « fin » et de sa « catastrophe » annoncée par ceux-là mêmes qui l'ont provoquée ; car, on le comprend aisément, sans un tel avenir à disposition, il est impossible à un auteur d'écrire quoi que ce soit digne de l'être, il est impossible de « faire-œuvre », ce que ne cessent de démontrer par la contraposée les auteurs de notre monde-tombe et leurs désolantes productions. L'incommensurable médiocrité de celles-ci, à ce titre, n'est pas tant due à une absence de talent de la part de ces auteurs (même si, pratiquement, cela se résout peu ou prou à cela) qu'au temps lui-même où ils baignent, où ils « tombent »

(comme nous le faisons tous), mais temps qui, en même temps qu'il nous entraîne dans sa chute, génère une étrange illusion d'optique chez ses habitants : que la « fin » vers laquelle ils tombent serait la fin *du* monde, alors qu'elle ne pourra bien sûr être que celle d'*un* monde : le nôtre-« tombe », et aussi bien la fin de toutes les illusions le concernant. C'est donc, en définitive, du fait d'une saisie incorrecte – parce que *parcellaire* – du processus général de cette chute-vers la catastrophe que ces « écrivains » sont si mauvais, si médiocres et si mesquins, et non de celui d'une rédhibitoire absence de « génie » : en un *autre temps* ils en auraient assurément eu... comme tout le monde. Leur « erreur » a donc consisté à souscrire aux illusions de leur époque – à faire leur les (pseudo-)« valeurs » de celle-ci : ce qui leur permet tout de même de toucher quelques *prébendes* (mais leur interdit à jamais l'écriture d'une « œuvre » : ils devront se contenter de « faire carrière ») – ; mais surtout à souscrire à toutes celles qui concernent la « fin » même de cette époque : que cette fin serait celle *du* monde, et non seulement celle *d'un* monde. Et en effet, si l'on croit cela, si l'on pense que ce temps ne contient plus que très « peu d'avenir » – et aucun après (ou au-delà) de l'instant-événement de la catastrophe –, pourquoi irait-on se « fatiguer salement » à tenter de « faire-œuvre » ? Mieux vaut écrire de petites choses – roman-yaourts ou « petits traités » – qui se laissent remâcher sans difficulté, et aller ensuite en parler à la télévision, c'est-à-dire aller expliquer aux (putatifs) lecteurs pourquoi, au lieu de faire œuvre, on a commis *cela* : parce que ce « temps où nous sommes » et le « peu d'avenir » qu'il contient ne permettent pas – disent-ils – de faire autre chose. Leurs explications embrouillées ne sont donc, au bout du compte, que des *excuses*.

Fatigue et répugnance fatalement un jour reviendront et nous écraseront ; mais tant qu'elles demeurent en ce mystérieux suspens au-dessus de nos têtes, il nous faut profiter de cette *grâce* : il nous faut nous dépêcher d'écrire sans nous soucier de succès et de « réception » ; sans nous préoccuper de savoir si l'on nous lit ou pas, si l'on nous « comprend » ; car c'est déjà une grande chance d'avoir cette latitude-là : faire *œuvre* en un temps où ne se mènent plus que des *carrières* ; c'est déjà une grande faveur, et nous savons bien à *qui* nous la devons.

En ce sens, écrire quelque chose comme cette *Profondeur* c'est ne rien faire d'autre qu'*exprimer une reconnaissance* : ne dit-on pas que « penser c'est remercier » ; mais remercier *qui* au juste ? Rien, de par notre origine sociale obscure comme de par notre formation intellectuelle chaotique, ne nous destinait à faire cela – à écrire par exemple cette *Profondeur* ; rien sinon peut-être notre désir enfantin de mener une « vie d'aventures » qui nous ferait échapper au morne cours des existences modernes-ordinaires ; et alors nous nous sommes vite aperçus que la seule aventure que permettaient encore le temps moderne et son écoulement sans joie, sans *bonheur ni malheur*, était justement celle de l'écriture, à condition bien sûr, une fois le choix de cette pratique opéré, de lui lâcher la bride totalement, d'en faire la maîtresse absolue de notre destinée (et non, encore une fois, de la conduire comme une « carrière » dans les lettres ou la « pensée »). À cet égard, l'obscurité même de nos origines nous a grandement favorisé : nous avons toujours su que *personne ne nous attendait* (et encore moins n'attendait nos ouvrages !), que le monde n'avait pas été fait pour notre plaisir – « alors que les *caves*, pour l'ordinaire, pensent tout le contraire » (Debord) – ; et c'est de cette conscience-là que provient la grande liberté, l'absence totale de complexes avec lesquelles nous nous sommes lancé dans diverses entreprises, dont celle de cette *Profondeur* regardée par d'aucuns comme incompréhensible, aberrante voire « prétentieuse » ; car qui n'est attendu nulle part et par personne est au moins débarrassé du souci de répondre à cette attente : il lui est également indifférent de devoir plaire ou de chercher à décevoir (et pour notre part nous avons surtout *déçu* ; mais c'était sans le vouloir, seulement pour tenir à distance tous les *donneurs de leçon* dont ce monde est si plein : ils veulent *pour votre bien* vous expliquer comment il faudrait vivre, mais leur vie elle-même est misérable ; c'est par le même mouvement que ceux dont l'existence pourrait être *citée en exemple* ne donnent justement, eux, jamais de « leçons »). Il aura donc fallu en passer par là : fréquenter toutes sortes de gens, toutes sortes d'« amis » ou d'« amantes », puis les oublier, les laisser revenir à leur insignifiance et leur néant d'êtres en proie à la chute dans le monde-tombe moderne – souffrir et faire souffrir : voir se peindre sur un visage adoré le masque d'une radicale incompréhension

puis celui de la déception la plus cruelle ; mais que pouvaient-elles attendre d'autre : cela qui, en nous, les avait un instant séduites était le même que ce qui, à présent, les rejetait aux ténèbres extérieures du non- ou du dés-amour (car c'est là, bien sûr, la courbe habituelle de toutes les « histoires d'amour », et les femmes – peut être parce qu'elles sont elles-mêmes des mondes-tombe singuliers – la ressentent plus vivement que les hommes ; ce pourquoi aussi, en une sorte de *contre-partie providentielle*, leur a été donné le pouvoir d'enfanter). *L'honneur cruel de décevoir* (René Char)... L'aventure cependant se poursuivait : c'était comme un voyage au sein de l'invisible et de l'indicible, une plongée au fond du plus profond mystère ; c'était aussi une guerre contre tous et contre toutes – *contre le monde entier*, et notamment contre ce monde-tombe moderne dont nous prétendions dénoncer une à une toutes les illusions, lever la révoltante opacité. Y sommes-nous parvenus ?

Il est probable qu'un jour, lorsque cette *Profondeur* sera *derrière* nous – *i. e.* : lorsque fatigue et répugnance auront fini par l'emporter –, et que nous nous retournerons sur elle, nous aussi peut-être demeurerons étonnés, vaguement dégoûtés de cet amas de livres dont la vie, la passion qui les avait inspirés se seront retirées ; et alors aussi peut-être – exactement à la manière de nos *présents* lecteurs – nous demanderons-nous à notre tour ce qui avait bien pu générer cette débauche d'énergie, de travail inutile et de vaines lectures : au mieux serons-nous dans la position d'un homme qui se souvient d'un ancien amour et sourit des excès à quoi il le conduisit ; au pire éprouverons-nous de la honte, sinon de la colère contre nous-même, à avoir perdu autant de temps en cette folle entreprise, en cet effort démesuré et, désormais, privé de signification. Mais alors la consolation, l'apaisement viendront peut-être de cette unique considération qu'en ce temps-là, celui où nous écrivions la *Profondeur*, il n'y avait probablement rien d'autre à faire de mieux, de plus « utile » ou de plus passionnant ; et que si nous nous sommes consacré entièrement à cette tâche, c'est que probablement aussi, en *ce temps-là*, elle nous était apparue comme la plus urgente et la moins vaine. Où l'on voit combien est toute relative, en littérature ou philosophie, la notion de « vanité » plus ou

moins grande de l'écriture ; relative parce que toujours soumise au temps et à son appréciation : tel livre rédigé dans un sentiment d'importance peut apparaître quelques années plus tard à son auteur parfaitement inutile et vain – et même telle page entre le soir et le matin – ; mais pourquoi celui qui juge *après* serait-il plus proche de la vérité que celui qui avait écrit *avant* ? Et son appréciation n'est-elle pas, plutôt que l'effet d'une lucidité supérieure, celui de l'*à-quoi-bon* ? du monde-tombe où il est (re)tombé sitôt qu'il a eu fini d'écrire ? En ce sens, on peut dire que la seule chose qui soit réellement vaine *ce sont les regrets*, qui ne seront pas autre chose que les fruits de cette fatigue-et-répugnance, lorsqu'elle nous aura enfin rejoints et écrasés de ses arguments « massue » et *modernes* : « Mais on ne peut plus écrire comme ça aujourd'hui ! » Cette sorte de dinosaure littéraire qu'est notre *Profondeur* – ce « monstre » (comme l'appelait amicalement-facétieusement le poète Pierre-Yves Soucy, et lors même qu'il n'en était encore qu'à son premier tome !) qui, du fait même de sa « monstruosité », ne peut entrer dans aucune des cages de la catégorisation moderne ; et peut-être même pas dans celles des anciennes disciplines : philosophie, théologie, critique littéraire, etc. – ne peut donc apparaître dans le paysage des productions actuelles que comme un objet parfaitement incongru, et par suite, incompris – pour faire peur ou faire honte, peu importe. Nous en avons tout à fait conscience, et même nous amusons de l'étonnement peu ou prou affolé qu'il suscite : promener en laisse un tel *diplodocus* n'est pas courant, et encore moins parvenir à le nourrir (d'innombrables lectures, réflexions et « citations » : ce qu'ils appellent notre « vaste culture ») ; mais la plupart du temps bien sûr on préfère l'ignorer, faire mine de *ne pas le voir*, et se concentrer par exemple sur les « toutous » – « petits traités » et autres teckels – « roman de la rentrée » que promènent les autres « écrivains » (ou ceux qui se prétendent tels) dans le jardin public, aux allées sages et sans surprise, de la « pensée contemporaine » – et cela tandis que, à quelques mètres à peine sous les pelouses, gronde déjà, tel un tonnerre se propageant sous la terre, le séisme qui va tout emporter : le parc, les « toutous » et leurs propriétaires ; et à ce moment-là, à l'instant de ce déchaînement, c'est *eux* qui apparaîtront incongrus, non notre *diplodocus* ; c'est eux et leur « modernité » qui

seront parfaitement archaïques, obsolètes, ridicules pour tout dire. À la fois pathétiques et grotesques, ce qu'ils sont *déjà*, mais que seul, aujourd'hui, peut entrevoir celui qui écrit (ou qui lit sans étonnement) quelque chose comme cette *Profondeur*.